

FAUNE Pour étudier l'impact des prédateurs sur la faune sauvage en Valais, les chercheurs de l'Université de Berne ont développé une méthode inédite. Nous avons accompagné un biologiste sur le terrain.

Sur les traces du loup, discret locataire des Alpes valaisannes

Le ciel commence tout juste à s'éclaircir lorsque nous nous lançons à l'attaque de la pente. Dans la nuit, le claquement de trois paires de chaussures de ski résonne contre la paroi rocheuse avant que le chuintement des peaux de phoque ne prenne le relais dès les premières plaques de neige.

Ce qui pourrait ressembler à une expédition sportive n'est qu'une tâche de routine pour François Biollaz. Le biologiste valaisan fait partie de l'équipe de terrain qui étudie la dynamique des populations d'ongulés sauvages en lien avec celle des grands prédateurs dans le canton. Pour mieux connaître les relations spatio-temporelles entre les loups, les lynx et leurs proies, les scientifiques de l'Université de Berne, à l'origine du projet, misent sur une centaine de pièges photographiques. Sachant que chaque appareil doit être posé en début d'hiver, relevé à deux reprises puis démonté au printemps, l'équation est simple: les biologistes doivent donner de leur personne. Aujourd'hui, le Valaisan est accompagné de son ami Aurel Salamin, guide de montagne et passionné de faune sauvage, venu lui prêter main-forte.

Des clichés et des traces

Dans la vallée étroite où nous progressons, la pénombre laisse lentement place à une lumière diffuse. François Biollaz s'arrête soudain, s'agenouille et pose une main sur la neige durcie. «Un bouquetin, dit-il en désignant du doigt la trace qui a attiré son attention. Nous relevons les empreintes pour étudier la densité des populations d'ongulés, mais pas pour les grands prédateurs. Ils sont trop peu nombreux pour que ce soit représentatif. Sans oublier qu'il est très difficile, même pour un connaisseur, de distinguer une trace de loup de celle d'un chien.» Plus loin, une surprise nous attend: une coulée a recouvert la route de montagne, barrant le passage d'un triangle de glace et de neige. Après avoir tenté sans succès de



Le biologiste François Biollaz s'arrête pour examiner des traces dans la neige. Pas de doute, c'est un lynx. Durant les dernières semaines, le piège photographique placé plus haut dans la forêt n'a pas permis d'immortaliser de loup, au contraire d'un autre appareil placé dans le Val d'Anniviers (ci-dessous).



© CLÉMENT GRANDJEAN/DR

traverser à pied, nous décidons de retirer les peaux de phoques pour mieux laisser les carres de nos skis mordre la glace. La technique fonctionne, et nous voilà arrivés sans encombre de l'autre côté de l'obstacle. Abandonnant notre matériel au pied d'une souche, nous grimpons alors tout droit dans la forêt. C'est là que se cache l'un des pièges photographiques que doit relever le biologiste. Après dix minutes à gravir la pente escarpée, en sueur, nous atteignons le boîtier accroché à un tronc en bordure de sentier. Le biologiste le détache, l'ouvre, en sort une volée de piles rechargeables qu'il remplace avant de faire de même avec une petite carte mémoire. À peine le temps de reprendre notre souffle que l'échange est fait.

Deux études distinctes

À l'heure où le Canton du Valais annonce la présence de nouveaux loups sur son territoire (*lire l'encadré ci-dessous*), l'étude menée par l'Université de Berne suscite beaucoup d'intérêt. Mais attention, elle n'est pas liée aux relevés effectués par le service cantonal de la chasse. Chaque organisation poursuit en effet un objectif distinct: tandis que les autorités valaisannes veulent

“

«Nous n'avons pas besoin d'identifier chaque individu, explique François Biollaz. Ce qui nous intéresse, c'est l'impact de la présence du loup sur le comportement des ongulés.»

savoir précisément où et quand un loup est présent, analyses génétiques à l'appui, afin de prendre d'éventuelles mesures de protection des troupeaux, les chercheurs de l'Université de Berne s'intéressent à la fluctuation des populations de prédateurs dans le temps et dans l'espace. «Nous n'avons pas besoin d'identifier chaque individu, explique François Biollaz. Ce qui nous importe, c'est d'étudier l'impact qu'a la présence de loups et de lynx sur les ongulés. On imagine que la formation de meutes va pousser les cerfs, notamment, à modifier leur comportement. Reste à le prouver.»

Ce n'est que le début

La descente sur la route enneigée est avalée en quelques minutes. De retour à son véhicule, François Biollaz sort son ordinateur portable et y branche la carte mémoire ramené des hauteurs. Les yeux fixés sur l'écran, il fait défiler les clichés. Pas de loup cette fois-ci, mais un beau portrait de lynx et de nombreux cerfs, chamois et bouquetins. Démarre alors une autre partie du travail: celui des statisticiens qui vont analyser l'énorme volume de données captées sur le terrain. «Cette approche, qui met en parallèle les résultats obtenus par les pièges photographiques et ceux des relevés de traces, est totalement novatrice. L'étude a démarré durant l'hiver 2011-2012. Nous saurons cet automne si elle continuera, et sous quelle forme.»

Le biologiste regarde sa montre. Il doit encore relever un autre piège photographique avant la fin de la journée. L'ordinateur rejoint skis et sac dans le coffre de la voiture. Sans perdre une seconde, il prend la direction de la plaine. L'hiver n'est pas fini, la partie de cache-cache avec le loup non plus.

CLÉMENT GRANDJEAN

AU MOINS SEPT LOUPS EN VALAIS

L'annonce a fait du bruit: en 2017, les gardes-chasse valaisans ont récolté des preuves de la présence de sept loups, parmi lesquels trois n'avaient jamais été observés dans le canton jusqu'ici. Le total est cependant sans doute bien supérieur, les monitorings ne permettant généralement de repérer qu'environ 40% des effectifs présents. «Le loup semble s'installer durablement sur la rive gauche du Rhône», note Peter Scheibler, chef du Service valaisan de la chasse. Pour identifier avec précision chaque individu, les autorités valaisannes envoient des échantillons ADN prélevés sur les proies du loup au Laboratoire de biologie de la conservation de l'Université de Lausanne. Si le nombre de loups installés dans le canton grimpe, le grand canidé a fait peu de victimes parmi les animaux de rente. «Il ne faut pas tirer de conclusion hâtive, nuance Peter Scheibler. Mais ce qui est certain, c'est que des loups vivant en meute font généralement moins de dégâts sur les troupeaux. Et que les agriculteurs sont toujours mieux informés sur la manière de protéger leurs bêtes.» Reste à étudier les effets de la présence du loup sur les grands ongulés. Pour mieux les connaître, il faudra des années. Le Service de la chasse valaisan et l'Université de Berne ne seront pas trop de deux pour y voir plus clair.

